

Textes recueillis par Guy Régis Jr

# Une enfance haïtienne



Gallimard

haute enfance







## **haute enfance**

Collection dirigée  
par Colline Faure-Poirée



# Une enfance haitienne

Textes recueillis  
par Guy Régis Jr

*nrf*

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 2017.

Document de couverture :  
Hinche (Haïti), 2013.  
© Francesco Gattoni.

LE TEMPS  
NE S'EN VA PAS

*Bonel Auguste*

Bonel Auguste est né à Port-au-Prince, en 1973. Après des études de linguistique et d'histoire de l'art, il a longtemps animé des ateliers de poésie à Port-au-Prince, où sont passés de nombreux écrivains de la nouvelle génération. Poète, romancier, comédien, bibliothécaire, animateur culturel, journaliste (*Le Nouvelliste* et *Le Matin*), il anime aussi *Le Cercle des poètes*, une émission littéraire sur la Radio nationale d'Haïti. Dès la parution, en 2000 (Éditions Mémoire), de *Fas doub lanmó* (« La Double Face de la mort »), recueil de poèmes en créole, Bonel Auguste est salué par Frankétienne comme l'« un des premiers écrivains philosophes de la littérature créole ». « J'écris pour dire l'angoisse existentielle, questionner l'espace, le temps, la mort, évoquer la mémoire, la blessure de l'Histoire, le sens du monde, la sensualité des corps amoureux. J'écris dans les deux langues du patrimoine linguistique haïtien (français, créole) parce qu'elles m'habitent et me permettent de me rassembler. »

Derniers titres parus :

*Fulgurance*, Éditions Mémoire, 2004, poésie.

*Dève lumineuse*, Henri Deschamps, 2007, poésie.

*Nan Dans Fanm*, Bas de Page, 2012, poésie.

*Un cri Lola*, Vents d'ailleurs, 2013, roman.

Il marche les mains derrière le dos, une cigarette à la bouche. Ce n'est pas lui qui marche, c'est la fumée qui le tire quelque part. Il divague sur un brin de fumée et pense à ce qu'il pourrait être s'il ne subissait pas cette part manquante depuis l'enfance. Il pense à demain qui est déjà vide, bouffé par le vent. Il marche souvent dans ces halliers sombres où pépient les oiseaux qui volent de branche en branche en dessinant des aquarelles. Que le temps soit chaud, sec ou frais, il se traîne en regardant parfois très loin, comme s'il cherchait quelque chose qui lui a échappé depuis longtemps, un temps qu'il ne peut pas situer, quelque chose dont le vide qu'il laisse rappelle vaguement le souvenir. Toujours serein, impassible, portant un jean délavé comme un morceau de ciel rogné par des averses successives. Sa petite veste courte légère de même couleur que sa chemise tombant sur son pantalon le fait ressembler de loin à un chanteur pop des années 80. Parfois, pour donner du mystère à son apparence, il porte un chapeau noir. Pourtant, ce

mystère ne compte que pour lui, il ne s'intéresse pas aux regards des autres, ou il ne voit pas les autres le regarder, car lui il regarde peu. Ce qu'il regarde échappe au regard, ce qu'il regarde est comme une petite tache noire presque imperceptible, mais indélébile, et qui blesse dans les profondeurs les plus insoupçonnées. Il se regarde dans la glace, sauf quand il porte son chapeau. Il se regarde de face, de profil, tourne sur lui-même. Ensuite, il va marcher, une cigarette au bec qu'il fume à peine. Ce qui l'attire dans la cigarette, ce n'est pas tant la fumée qui évacue les amours manquées, la mémoire douloureuse, la blessure intime de certains mélancoliques, bucoliques, vers un espace flou, vapoureux qui se constituerait en frêles nuages roses gorgés de pluie fine, parfumée pour apaiser les jours d'angoisse. Lui, il fume pour s'en aller, sans but, sans destination. Ce petit feu au bout éclaire doucement quelque chose en lui et le tire du fond de sa torpeur en le poussant à marcher vers rien, vers personne, vers nulle part. C'est le seul plaisir qu'il se procure d'ailleurs. Dans cette région où la nature est encore luxuriante, hébergeant plusieurs espèces d'oiseaux de couleurs vives, d'animaux sauvages, il pourrait s'amuser à la chasse, ou à la pêche. Car la mer est là, bleue dans son silence, pleine de sardes. Mais non, il déteste le moindre geste de capture et de prédation. Il a en horreur ces gens qui pendent au bout d'un fil des oiseaux morts dont le bec entrouvert laisse couler un filet de sang. Il marche la tête droite, guidé par le petit feu de sa cigarette comme une luciole dans

la nuit. Il ne sort de lui que pour regarder cette jeune fille élancée aux jambes lisses qui file sur sa bicyclette bleue.

Il marche, la cigarette au bec, dont il tire parfois une grande bouffée. Distrait, dans l'abstraction de ce qui l'entoure, il n'entend ni le chant des oiseaux ni le vent dans les branches. Un seul objet retient parfois son attention, cette bicyclette bleue à la chaîne et aux pédales rouillées. La selle et les pneus sont fendillés par le soleil. Dans cette région, tout le monde monte à vélo, les femmes, les hommes, les enfants. On est identifié à sa bicyclette, comme on l'est à sa voiture dans certaines villes. Mais lui, il préfère marcher. Les gens ne peuvent pas comprendre comment quelqu'un peut s'interdire un si grand plaisir, celui de pédaler, de se laisser emporter par ce mouvement léger, lent, procurant parfois la sensation du flux continu vers un espace flou, douillet, vaporeux. Ici, il y a des bicyclettes de tous les styles, de toutes les époques. On en trouve de très hautes pour ceux qui veulent marquer nettement la différence, avoir une posture fière, solennelle, comme pour dire qu'ils sont toujours debout dans la vie. Il y en a des longues à deux places pour les amoureux et les jeunes mariés. On peut même y voir des tricycles pour les vieux dont la mauvaise vue ne leur permet plus de garder l'équilibre. Les bicyclettes rivalisent de formes et de couleurs, créant une atmosphère bigarrée dans ce petit village. Mais les jeunes filles préfèrent le rose bonbon et le bleu de méthylène. Plus élégants et

même un peu glamour. L'abandon de cette bicyclette bleue dans les halliers est un fait étrange, car ça ne se fait pas ici. Mais ce n'est pas l'étrangeté qui attire l'attention du marcheur, c'est plutôt son bleu de méthylène qui fait miroiter dans son esprit deux grandes jambes lisses et nues. C'est toujours en été qu'elle réapparaît, cette jeune fille lumineuse qui fait tout avec ardeur, contrastant avec l'attitude des gens du village, qui eux se laissent aller à la lenteur, à la nonchalance comme s'ils avaient toute la vie devant eux, comme s'ils imprimaient leurs propres rythmes au temps. Même les vieux font confiance au temps, ils savent qu'il ne va pas les prendre de court, qu'il ne va pas se presser pour les devancer. Ils se disent qu'il va les accompagner dans leur lenteur jusqu'au bout du chemin. « Avec le temps va, tout s'en va, on oublie les passions et l'on oublie les voix qui vous disaient tout bas les mots des pauvres gens, ne rentre pas trop tard, surtout ne prends pas froid... » Il faut laisser la voix de l'autre couler en soi comme ce délicieux café noir que l'on boit à petites gorgées en faisant le tour du village, de la capitale et de certaines grandes villes étrangères. On demande les nouvelles d'une nièce qui habite à New York, on raconte le mariage fastueux de ce cousin à Montréal. Le temps ne s'en va pas, il attend comme la bicyclette que l'on appuie contre un arbre, un mur. Ce village est le plus grand éloge à la lenteur. On ne peut pas comprendre cette fille qui dévore la vie à pleines dents et entreprend une course contre le temps. Le marcheur s'arrête devant la bicyclette bleue

et se demande si c'est celle de la jeune fille que l'on voit tous les étés. Il l'imagine passer à vive allure, portant un jean court blanc et ce tee-shirt lavande, ses jolies jambes longues luisant au soleil comme celles d'une athlète. C'est pour la chaleur qu'elle pédale si vite. Une chaleur si éprouvante, une chaleur qui peut te sucer les moelles, te vider de toute ta substance, jusqu'à devenir mou comme un ballon crevé. Elle, la chaleur ne lui tire que de la sueur qui lui colle le tee-shirt à la peau. On voit plus nettement sa minceur, ses épaules délicates, son dos aussi lisse que la lumière, son ventre plat et la rondeur de ses seins. Quand elle transpire trop, elle sort une petite serviette de son sac attaché au guidon et s'essuie doucement le visage, le cou, les bras, la poitrine. Puis repart à vive allure comme si elle voulait rattraper un retard, ou devancer des concurrents.

Le marcheur se dit que cette bicyclette bleue est celle de la jeune fille et qu'elle la laisse ici pour dire aux gens du village qui la trouvent bizarre qu'elle ne reviendra pas. Il continue à marcher une trentaine de minutes avant de rentrer chez lui, où personne ne l'attend. Il a un petit creux, il pourrait se faire des œufs, mais il se souvient qu'il n'a pas de pain. Alors il prend la cafetière, y met trois cuillerées de café, verse de l'eau. Il allume son réchaud à gaz et pose la cafetière sur le feu qui est à gauche. Puis il va s'asseoir et attend de humer cette odeur agréable qui dit que le café est prêt. Il en remplit une tasse, y verse du lait. Il savoure son café au lait en regardant par la fenêtre le petit jardin dont les roses

rappellent, à cette heure où le soleil s'adoucit, une toile de Monet. Cette douce et lumineuse atmosphère lui procure une sensation de bien-être. Il s'allonge sur le canapé du salon et s'endort.

Il se réveille tôt, ouvre la fenêtre pour laisser pénétrer l'air frais et les parfums du jardin. Brusquement deux oiseaux piaillent, voltigent. Le mâle tourne en rond autour de la femelle. Mais elle s'envole, et le mâle la suit. Il regarde indifféremment la scène. Il prend tout son temps pour enfiler une chemise verte, une veste courte noire et un jean noir, ensuite il met son chapeau, se regarde dans le miroir, sourit. Et il sort. Il allume une cigarette, tire une bouffée, se met à marcher. Il emprunte le chemin parsemé de cailloux, bordé d'arbres fruitiers. Il marche la cigarette à la bouche, les mains derrière le dos. Pourtant sa démarche n'est pas lourde, ni fragile. Il n'a rien à faire, il s'ennuie, il marche pour combler un vide, pour le laisser derrière lui. Il voudrait vieillir tôt pour s'en aller vite. Il marche sur ce chemin caillouteux où passent lentement les bicyclettes de différentes formes, de diverses couleurs. Parfois, il s'arrête, ramasse des petits cailloux, les lance devant lui et s'amuse de ce bruit presque imperceptible qu'ils font en retombant sur le sol. En fait, c'est à la mer qu'il aimerait les lancer pour faire des ronds dans l'eau et écouter ce petit bruit sourd comme font les enfants pendant les grandes vacances.

Mais le marcheur, lui, il ne connaît presque rien de

la mer. Quand il était enfant, enfermé dans cette pension, même pendant les vacances, il ne la voyait que sur cette toile stupide accrochée au couloir de l'institution. Une toile de mauvais goût montrant la mer d'un bleu où n'entre pas la lumière, un bleu si terne qu'il se salit. Les poissons qui y nagent semblent malades ou pris au piège. Comme la mer ne lui dit rien, ne lui a jamais parlé dans son enfance, l'envie de lui lancer des cailloux, de faire des ronds dans l'eau qui pourraient aspirer un peu du vide qu'il contient en lui, retombe très vite. Il continue de marcher lentement, regardant droit devant lui.

Il arrive devant la petite maison peinte en rose qui coupe le chemin. Il lève les yeux, il est comme surpris de voir suspendue au balcon une robe à fleurs rouges qui sèche. Et soudain, il marmonne « maman... maman... maman ». La première fois, le mot est aigre, la deuxième, amer, mais la troisième fois, il le crache rageusement. Il se retourne, reprend la route, le vent chante dans les branches des arbres dont les fruits mûrs tombent par terre. Les plus beaux, les plus juteux sont ramassés par les enfants revenus de la mer. Il allume une autre cigarette, tire par moments une bouffée pour qu'elle reste allumée. Il marche tristement, traînant un peu les pieds. Il a la sensation de glisser dangereusement dans le rêve qu'il faisait quand il était enfant sur le lit de la pension. Il rêvait d'une jeune fille portant une robe à fleurs rouges qu'il appelait « maman » de toutes ses forces. Mais elle partait toujours en courant

sans se retourner. Il la poursuivait en continuant à crier « maman ». Puis, à bout de souffle, il tombait à genoux en pleurant toutes les larmes de son corps. Depuis, l'absence de la mère ne cesse de se creuser en blessure béante.

SI JAMAIS  
JE DEVIENS MUSICIEN

*Syto Cavé*

Syto Cavé est né à Jérémie (Haïti), en 1944. En 1968, il s'exile aux États-Unis et s'installe à New York où il fonde, avec d'autres Haïtiens, Kouidor, une troupe expérimentale pour explorer de nouvelles formes de théâtre. Il revient en Haïti en 1982. Cofondateur de l'Atelier des arts et spectacles (Adasa) à Port-au-Prince, en 1983, puis de la compagnie théâtrale Vigie, avec Toto Bissainthe, en 1989, il a écrit, en créole et en français, et mis en scène plus d'une douzaine de pièces de théâtre (dont *Brakoupe*, un des textes les plus importants du répertoire haïtien contemporain), ainsi que les œuvres d'autres auteurs (*Ton beau capitaine*, de Simone Schwarz-Bart, 1985-1986; *Rosanie-Soleil*, d'Ina Césaire, 1987-1988; *Ce fou d'empereur*, de Claude Innocent, 2000...). Il publie également des recueils de nouvelles et de poésie. Pour Guy Régis Jr : « Vivant son petit bonhomme de vie, sans faire de bruit, se contentant de nous marquer par sa poésie lancinante, ahurie, rêveuse, Syto est sans conteste le dramaturge et poète haïtien contemporain le plus important qu'on oublie trop souvent... » Quelques jours après le séisme du 12 janvier 2010, Syto Cavé finissait ainsi son témoignage : « Quelqu'un m'a appelé hier pour me demander si je suis mort. Absolument, ai-je dû répondre. Une amie m'a suggéré d'écrire, comme pour reprendre ma place parmi les vivants. »

Derniers titres parus :

*Une rose rouge entre les doigts*, Zellige, 2011, récits.

*La Cabine jaune*, Riv'Art<sup>3</sup>, 2015, poésie.

*D'amour à mort/Damou a mò*, L'Imprimeur II, 2015, recueil de chansons.

Elle m'appelait chaque fois qu'il pleuvait, parfois même avant la pluie, dès que le ciel se faisait gris. Sa voix se mêlait aux couleurs du temps. À son appel, mille poissons se jetaient sur la berge, et les crabes, abandonnant les pilotis, m'accompagnaient jusqu'à sa chambre située à l'étage d'une vieille maison. Sans eux, j'aurais eu du mal à y grimper. À chaque averse, les crabes revenaient et m'entraînaient vers elle. Faut dire qu'ils connaissaient les battements de mon sang, le bruit que ça faisait quand elle m'appelait. Alors, fuyant les pilotis, ils m'escortaient entre les cuvettes d'émail et les galets qui bordaient sa demeure. Il suffisait qu'elle me fasse signe, des yeux ou de la main, ou de l'œil d'un sein qu'elle laissait poindre par le trou du plafond, comme une ampoule vive, pendant que sa mère avait le dos tourné. Moi, j'arrivais en nage, car je nageais en tous sens, du fond de mes treize ans, vers sa maison chaude. Elle n'a jamais rien su, sa mère. Elle vaquait tous les jours, de l'aube au crépuscule, à son petit commerce dans la salle d'en bas,

placée juste au-dessous de la chambre brûlante. Elle n'avait rien vu non plus, même quand l'œil du sein, s'avivant au plafond, illuminait la salle d'en bas avec son menu commerce d'huile, d'ail et d'indigo. J'avais mille morsures dans la peau. Je me précipitais sur les galets, ramais, ramais. Aidé des crabes, j'aboutissais en sueur dans cette chambre où Luce m'attendait. C'était comme à la Noël plein de clochettes, de guirlandes, de trompettes. C'était comme quand ma mère partait à la messe et me laissait avec la bonne. Tout devenait intime et proche : l'odeur du bois de pin, l'huile de la lampe, les yeux de Luce, sa voix, ses seins. Je frétiliais comme l'oiseau-mouche, l'oiseau-tube des premières illusions. Elle me faisait des rêves par paquets que je déballais plus tard au creux de mon lit, avec en tête l'arbre de Noël et le glouglou des ampoules d'eau qu'avaient en moi multipliées ses seins. C'est d'elle que m'est venu mon penchant de musicien : de la fanfare de ses yeux, de la douceur de ses mains, de l'étoile de ses seins qui m'entraînait hors de la ville, quand commençait la Semaine sainte et qu'on savait Jésus en croix, avec des épines grosses comme ça sur la tête, et de longs clous aux pieds pour l'obliger à rester là à nous sauver, et nous obliger à rester là nous aussi à le contempler, à ne pas danser, à ne pas danser, car « homme, souviens-toi que tu es poussière... ». Or la poussière, en ce temps-là, après le Mardi gras, vagabondait dans les raras où Luce m'emmenait danser tambour, danser amour sous la pluie. La lune depuis, c'est elle, c'est Luce, toute nue dans ma